

PARTAGES DES EAUX :
PAYSAGE DES RIVES ET TRAJECTOIRES ROMANESQUES
DANS *SEREZ-VOUS DES NOTRES ?* D'EMMANUELLE PAGANO

Elena Roig Cardona et Natacha Lasorak

INTRODUCTION

Le dernier tome de la *Trilogie des rives*, d'Emmanuelle Pagano, est le récit d'une amitié entre deux personnages riverains, opposés par leur milieu social respectif. Jonathan est le cadet et l'héritier de la famille Bonnefonds, riches propriétaires de terres mais surtout d'une lignée d'étangs dont le dernier, appelé la Caspienne, est au cœur du roman. David Gareau est fils de paysan. Dans ce pays délimité par l'eau, leur amitié très forte interroge les catégories sociales auxquelles ils appartiennent : la fluidité des étangs qui adoucit les lignes de partage entre l'eau et la terre, mais aussi l'eau et le ciel, introduit des failles qui se glissent entre les milieux sociaux.

Le départ de David, qui s'engage dans la marine comme oreille d'or dans les sous-marins, rompt cependant avec violence la relation profonde qu'il entretient avec Jonathan. Alors que ce dernier s'apprête à fonder une famille, l'exil volontaire de David est l'affirmation d'un sentiment de ne pas être à sa place, place qu'il cherche à trouver au fond des océans, dans un espace clos, silencieux, hors du monde.

Durant cette journée du vingt-huit octobre qui détermine, d'heure en heure, l'avancement du roman, David effectue une remontée vers la surface marquant la fin de sa dernière mission, et les souvenirs de son enfance avec Jonathan viennent le hanter, tout comme ceux de son pays (jamais nommé). La narration introduit une alternance entre une focalisation sur David, son présent et ses souvenirs, et sur Jonathan, qui prépare et met en œuvre la journée de pêche dans les étangs, journée à laquelle David manque cruellement. À ces introspections s'ajoutent, comme autant de miroirs, les réflexions des personnages qui les entourent, interrogeant la nature de leurs liens, observant, se remémorant. L'expérience de lecture s'inscrit dans la répétition d'un sentiment de défamiliarisation, naît de la projection de ces perspectives.

Non moins important, le paysage s'impose comme un personnage à part entière dans le récit. Les inversions abondent entre hommes et étangs : ces derniers sont personnifiés, quand on parle aux hommes comme aux étangs dont ils s'occupent. Le paysage est au centre de la vie des habitants de la région ; au centre aussi des souvenirs de David et Jonathan. David y développe une sensibilité particulière, liée à la pratique de la chasse ; Jonathan l'apprivoise un temps par la peinture, mais l'occupation devient vite insatisfaisante.

Et pourtant, l'exil volontaire de David est un arrachement au paysage, ou *dépaysement*, qui marque son enfance et son amitié avec Jonathan. Socialement, ce dépaysement est aussi un refus de prendre sa place dans la trame familiale, refus de devenir *paysan*. Quant à Jonathan, il reste au pays sans pour autant sembler y trouver sa place : ni paysan, ni vraiment propriétaire, il s'inscrit à rebours des lignes de conduite initiées en amont, maintenues par son père. La question posée par le titre du roman, « Serez-vous des nôtres ? », est centrale : car l'expérience de David et Jonathan, chacun à sa manière, est une expérience de déracinement, de marginalité.

Il s'agira ici de s'interroger sur la façon dont l'eau s'inscrit non seulement dans le paysage dans lequel Pagano ancre son récit, mais également dans les itinéraires des personnages qu'elle dépeint. L'appréhension du paysage étant marquée par l'importance de cette matière, l'absence de mouvement de Jonathan, proche de la stagnation, et le trajet de David bien au-delà des frontières du territoire, immergé en eaux profondes, suggèrent que l'eau s'est infiltrée dans le paysage des lignes d'étangs, la formation des individus au sein de leur lignée généalogique, mais aussi et surtout dans les lignes de l'écriture.

1. EAU, TERRITOIRE ET PAYSAGE

Si *Serez-vous des nôtres ?* n'est pas un roman de terroir à proprement parler, force est de constater que le territoire y a néanmoins toute son importance. Dans ses remerciements, Emmanuelle Pagano confie s'être inspirée des paysages de Brenne pour dessiner les abords de la Caspienne. Un regard sur une carte vient confirmer ce que le roman dit déjà : l'eau, bien plus que la terre, semble définir ce pays, parsemé de zones bleues omniprésentes, reliées par de fins tracés que sont les cours d'eau.

Le pays de David et Jonathan est ancré dans cet élément, cette matière dont Gaston Bachelard souligne l'importance, dans *L'Eau et les rêves* : « le pays natal est moins une étendue qu'une matière ; c'est un granit ou une terre, un vent ou une sécheresse, une eau ou une lumière »¹. Cette définition physique place au centre la perception sensible, subjective de l'individu. Et on reconnaît chez David cette même définition du pays : « Le pays natal pour David [...] : il le tenait dans la main. C'était un peu de terre argileuse, de l'eau dans son creux, une matière »². Cette terre dont David et Jonathan ont pu faire des figurines, des rouleaux et autres sculptures d'enfants est définie par sa malléabilité, dûe à sa teneur en eau. Penser le pays natal revient donc à penser un espace imprégné par cet élément et suggère que l'appartenance à cet espace ne peut se faire seulement par un attachement à la terre.

Les mots pour dire un espace identifié, délimité³, « terroir », « territoire », s'appuient sur la racine du mot « terre ». Mais dans le territoire décrit par Pagano, l'eau semble avoir pris le dessus :

Les deux seules rivières qui étaient là avant les étangs enserrant le pays, l'une au nord, l'autre au sud. [...] Ce sont des rivières frontières qui, traversées, font changer de monde.

Au-delà, vivent des étrangers.⁴

L'étranger se situe au-delà des frontières définies par l'eau ; s'il habite sur le même État, il n'est pas du même pays. La division est renforcée par la ponctuation : le retour à la ligne, suivi d'une ligne blanche, matérialise la rupture entre les deux territoires. Dans ce second paragraphe, cette division est renouvelée par la virgule, reléguant les étrangers au plus loin du territoire, au-delà de la ponctuation. L'artificialité de ces frontières, certes initialement naturelles mais que l'on sent ici chargées de représentations, nous incite à voir dans ces lignes la caractérisation d'un « paysage » tel qu'il est défini par Michel Collot dans son article « La notion de paysage dans la critique thématique » : « [l]e paysage, ce n'est pas le pays réel, c'est le pays perçu du point de vue d'un sujet »⁵.

Car ces lignes sont bien le produit d'une subjectivité. Le milieu naturel, tel qu'il existe avant l'aménagement par les hommes et la création des étangs, est dominé par une eau stagnante, « l'eau morte »⁶ qui « transform[e] les chemins en fondrières, les bois en bourniers, les prairies en marécages »⁷. Le rythme ternaire de cet extrait entérine l'infiltration de l'eau

¹ Gaston Bachelard. *L'Eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière*. 1942. Paris : José Corti, 1947. p. 11.

² Emmanuelle Pagano. *Serez-vous des nôtres ?*. Paris : P.O.L., 2018. p. 333.

³ Bertrand Westphal le rappelle : « Si le territoire existe, c'est parce qu'il est délimité ». « Territoire et littérature. Quelques excursions deçà et de-là de la mer Méditerranée ». *Rhesis. International Journal of Linguistics, Philology, and Literature*, Literature 6.2 (2015) : 5-15. p. 8.

⁴ Emmanuelle Pagano. *Op. cit.* p. 54.

⁵ Michel Collot, dir. « La notion de paysage dans la critique thématique ». dans *Les Enjeux du paysage*. Bruxelles : Éditions OUSIA, 1997. p. 193.

⁶ Emmanuelle Pagano. *Op. cit.* p. 51.

⁷ *Ibid.*

dans tous les domaines qui caractérisent le paysage : chemins, bois et prairies disparaissent dans des synonymes qui soulignent le mélange de l'eau et de la terre, la boue que David tient au creux de sa main. Pas de démarcation entre ces espaces : « Sans la réflexion des hommes [...] il n'y aurait même pas eu d'eau »⁸ rappelle le narrateur, la matière étant elle-même mélangée aux autres matières, indistincte, indéfinissable.

La création des étangs, transformation humaine du paysage, est jugée comme une « tentative naïve »⁹ qui n'empêche pas les eaux stagnantes de revenir. Les rives, qui donne leur nom au titre de la trilogie de Pagano, ces bandes de terrains qui bordent les eaux douces, sont indéfinissables, perméables. L'infiltration de l'eau est un motif récurrent dans le roman ; la matière brouille les lignes du paysage dans une expérience sensorielle quasiment onirique qui ne peut que nous rappeler celle que décrit Bachelard : « Avant d'être un spectacle conscient tout paysage est une expérience onirique. On ne regarde avec une passion esthétique que les paysages qu'on a d'abord vus en rêve »¹⁰. L'observation du paysage marqué par les étangs défie toute explication rationnelle :

Rien ne permettait de comprendre si les arbres bordaient les eaux, s'alanguissant comme des clairières ternies, ou si c'était l'inverse, si c'était les eaux, qui entouraient et embrunissaient les vastes forêts, déjà si sombres.¹¹

Le lien entre les différents éléments du paysage est perturbé par une incompréhension ; l'utilisation de formes actives personnifie les arbres et les eaux dans un ballet sombre, presque gothique (en témoignent les légendes qui peuplent les étangs de tempestaires, dames et autres épouses vengeresses) qui deviendra pour David celui du cauchemar¹². La rive qui borde l'eau devient le lieu du dé-bordement : des eaux vers les forêts, des arbres vers les eaux, du réel vers l'onirique. Dans cette description, le paysage entre au premier plan de la narration, il est, rappelle Jean-Luc Nancy dans un chapitre d'*Au fond des images* intitulé « Paysage avec dépaysement », « le contraire d'un fond : le « pays » doit y faire surface entièrement, seul et de partout »¹³. Le paysage ne connaît pas de limite physique. Les frontières entre le dedans et le dehors n'ont alors plus de prise face aux étangs qui menacent l'imperméabilité même des murs : « l'étang aussi faisait partie de l'espace domestique. La Caspienne débordait sur l'intérieur »¹⁴, remarque Jonathan dans le bureau de son père¹⁵. Le système des transferts d'eau entre les étangs de la même lignée se perpétue avec la maison, qui reçoit la même eau. De manière plus flagrante encore, l'eau imprègne la narration dans la description des paysages, comme elle définit la technique artistique de Jonathan (l'aquarelle). Ainsi, la lumière et l'obscurité liés au passage du temps sont assimilés à des liquides :

Jonathan regarde l'aube vider doucement l'obscurité de la Caspienne, un peu comme si on avait levé une bonde à l'est. [...] Jean a les yeux rivés, comme son fils, sur l'écoulement de la nuit : le lever du jour.¹⁶

L'obscurité observée est perçue comme un étang, et l'aube devient un mouvement de l'eau. Pensé en termes aquatiques, le paysage inscrit la fluidité et la porosité dans la narration.

⁸ *Ibid.* p. 52.

⁹ *Ibid.* p. 79.

¹⁰ Gaston Bachelard. *Op. cit.* p. 6.

¹¹ Emmanuelle Pagano. *Op. cit.* p. 55.

¹² « Cauchemars hérités ou merveilles au présent, tout était trop pour David, trop beau, trop grand, trop inquiétant, trop déchirant. » (245)

¹³ Jean-Luc Nancy. *Au fond des images*. Paris : Éditions Galilée, 2003. p. 112.

¹⁴ Emmanuelle Pagano. *Op. cit.* p. 202.

¹⁵ Il est intéressant de noter à cet égard que David est décrit comme « incapable de passer du fermé à l'ouvert » (453), et donc foncièrement inadapté à ce paysage poreux.

¹⁶ Emmanuelle Pagano. *Op. cit.* p. 86.

L'eau définit un paysage mouvant et se moque des lignes établies par les hommes. Lorsque les pères de Jonathan et David discutent des « limites de leurs paysages »¹⁷, le mélange des couleurs sur leurs cartes est une autre tentative vaine de démarcation : « Les verts toujours finissaient par se confondre, consulter les cartes ne servait à rien »¹⁸. Les zones de terre et d'eau, que sépare une ligne dite « d'anticipation »¹⁹ mouvante que constituent les rives, ne peuvent être maintenues comme des entités séparées. La confusion s'installe dans le partage des terres, comme dans celui des eaux : « Les lignes d'étangs et les lignées familiales se confondaient et se confondent encore »²⁰. L'eau vient (dé)structurer le paysage, les lignes d'étang, le calendrier des pêches et des chasses, les rapports humains.

Face à cette confusion, Jonathan et David prennent deux voies différentes. Pour Jonathan, la peinture sur des toiles de plus en plus petites peut être lue comme une volonté d'encadrer le paysage, de lui donner des limites par la création artistique. Cette démarche reste un échec, le paysage refusant de se laisser capter par le peintre. L'approche de David est plus radicale. Présenté comme très sensible, (« Il souffrait d'ailleurs de tout, même du paysage »²¹), le personnage s'extirpe complètement du paysage, préférant « ne plus rien voir »²². En reléguant la vue comme sens second, David crée une nouvelle frontière, préférant à la perméabilité de l'étang de son enfance, qui imprègne les espaces et les rapports humains, la rigidité de la coque d'un sous-marin étanche. À cet éloignement de la vue s'ajoute celui des autres sens : les odeurs de la forêt, le toucher de l'argile sont également écartés, ce qui n'est pas étonnant car, comme le rappelle Collot, « [l]a perception du paysage n'est jamais purement et simplement visuelle, elle engage tous les sens et tous les mouvements du corps »²³. David refuse de se laisser emporter par la force du paysage, lui préférant un espace fait d'espaces étroits, régi par des lignes de conduite, une nouvelle démarcation du temps qui passe.

À l'intérieur du territoire que démarquent les rivières frontières, l'eau devient une caractéristique déterminante du paysage de la région, y introduisant une forme de fluidité qui imprègne le fonctionnement de la communauté qui occupe cet espace, ses habitudes et son expérience du temps. Cette porosité s'inscrit également dans le parcours des personnages.

2. TRAJECTOIRES ROMANESQUES ENTRE L'EAU ET LA TERRE

David et Jonathan sont (presque?) frères. Éduqués dans des milieux sociaux différents, les deux garçons ont grandi ensemble, entourés des mêmes personnes, du même environnement, du même paysage. La construction de chacun d'eux est due non seulement à leurs familles et au territoire qu'ils connaissent si bien, mais surtout à la relation qui s'établit entre eux depuis des années.

Complémentaires, comme la terre et l'eau qui définissent le paysage de cet endroit, la Caspienne, chacun voit dans l'autre ce qu'il n'a pas, ce qu'il pourrait être. Lorsque petits ils regardent leur reflet dans l'eau de ces étangs, ce n'est pas que pour jouer, mais également pour se voir, se connaître et voir dans le reflet de l'autre ce que chacun n'a pas, n'est pas.

David est d'origine paysanne, étroitement lié au lieu, au paysage et à la nature, ce qui le rend plus proche de la terre que de l'eau. Un pays qui limite l'eau et l'ordonne d'une certaine manière. Une terre qui, comme le dit Gaston Bachelard, définit un élément résistant et dense,

¹⁷ *Ibid.* p. 99.

¹⁸ *Ibid.* p. 93.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.* p. 294.

²¹ *Ibid.* p. 302.

²² *Ibid.* p. 233.

²³ Michel Collot. *Op. cit.* p. 199.

mais qui peut être à la fois malléable et sculpté. Jonathan, de son côté, est le riche propriétaire et héritier de ce pays qui les a vu grandir, la Caspienne. Sa personnalité est plus identifiée à l'eau. Une eau calme, tranquille, patiente mais contrôlée. Mais Emmanuelle Pagano, avec son écriture à la fois simple et troublante, nous montre que ce contrôle n'est pas réel et que nos destins sont prisonniers d'une contradiction persistante, d'une lutte constante entre nos rêves et nos désirs d'un côté, et le poids réel de nos héritages de l'autre.

Si le passe-temps de David est la chasse, celui de Jonathan est la peinture. Sa technique est l'aquarelle, l'eau. Une peinture fragile, délicate et à la fois complexe, subtile et pleine de transparences. En outre, l'aquarelle s'efface facilement à l'aide de plus d'eau. La fluidité de cette eau colorée, qui doit être contrôlée pour peindre, évoque le fait que Jonathan se sent, d'une certaine manière, déconcerté. Il aimerait avoir cet attachement à la terre que David a toujours eu, mais, comme il ne l'a pas, ne le sent pas, il se sent emprisonné par l'environnement social auquel il appartient.

Mais l'eau, parfois, peut aussi être en colère, destructrice. Les tempêtes, les orages et les tsunamis sont un bon exemple de cette colère que l'eau nous montre parfois. Comme le souligne Bachelard, l'eau est en ce sens plus liée à la mort, à de profonds changements ou transformations. Mais dans la Caspienne, tout est silencieux et les changements ne sont pas annoncés, ou s'ils le sont, c'est par de simples murmures, comme le vent ou la brise balayant un moment.

Une économie de langage qui est aussi celle des hommes d'ici. Des hommes qui préfèrent utiliser les mots de l'eau lorsqu'ils veulent être vraiment compris.²⁴

Le livre ne lésine pas sur les mots, avec un vocabulaire riche, subtil et pertinent, il est en même temps silencieux. Son langage nous immerge régulièrement dans cette oscillation entre deux mondes, deux milieux, deux personnages : terre / eau, réel / onirique, silence / son (communication, révélation), Caspienne / océan. Pagano nous berce dans ce jeu constant de rebondissements et nous oblige délicatement à nous laisser emporter par la tranquillité du paysage, le murmure du vent et le gargouillement de l'eau qui passe entre les étangs. Son écriture coule lentement, calmement dessinant entre les lettres les images du paysage de Brenne. *Serez-vous des nôtres ?* est vraiment un excellent travail de fusion entre texte et image.

Amis du premier jour, unis par la Caspienne, par la terre et l'eau qui la définissent, Jonathan décide de garder en silence et sans se battre le rôle que sa position sociale lui a assigné depuis sa naissance. La première étape pour cela : se marier. Cette décision ouvre un fossé, une séparation violente entre l'eau et la terre, entre David et Jonathan, que le premier ne peut supporter. Seul, rejeté et abandonné, totalement déplacé chez lui, mais aussi dans la maison qu'il considérait comme la sienne, David n'a plus rien pour le lier à cette terre et à cette eau qui l'ont vu grandir. Incapable de se sentir uni à sa famille et rejeté par ce qu'il désirait le plus, coupé de ce dont il se sentait le plus lié, David décide de partir.

L'enfant du pays était parti ; il s'était, disait sa mère, littéralement évanoui dans la nature.²⁵

David part, disparaît sans préavis ni engagement, avec ce silence qui imprègne la Caspienne et dont il prend une bonne dose. Dans sa fuite David se réfugie sous l'eau. Une eau que l'on peut considérer ici comme l'origine d'une nouvelle vie et, en même temps, le point de départ d'un voyage : le voyage de David en lui-même.

²⁴ Emmanuelle Pagano. *Op. cit.* p. 25.

²⁵ *Ibid.* p. 184.

Cet exil, comme tout exil, est comme une parenthèse dans le cours de toute une vie, une discontinuité dans l'histoire. L'histoire des étangs, de l'amitié avec Jonathan, de leur appartenance à un lieu, à une terre, à un territoire. Là, dans la Caspienne, en son absence, tout reste le même. Ils sont tous là, sauf lui.

David s'exile sous l'eau, cherchant peut-être à se rapprocher de Jonathan, ou cherchant peut-être une appartenance à ses origines. Peut-être qu'il le fait juste pour panser ses blessures, nettoyer ses souvenirs. Ou simplement pour le plaisir du silence qu'apporte cet enfermement. Un silence qui a toujours été très présent dans la vie de David. Un silence qu'il ne cherche pas à troubler. Sa paix, une paix irréaliste, illusoire, feinte, cache la vérité, l'empêche de révéler ses souvenirs et ses sentiments.

[...] un silence qui n'avait rien à voir avec l'absence de mots, un silence plein à ras bord de bruits qu'il entendait, captait, filtrait.²⁶

Durant cet exil, David, sans le savoir, écrit son histoire, met de l'ordre dans ses souvenirs. Le silence est comme le contrepoint de la mémoire, de tout ce qui n'a pas été dit et qui doit être mis en lumière. À travers ce processus silencieux qu'est son exil, David écrit, retranscrit les traces et les souvenirs.

Si David s'en va, cherche un exilé dans un lieu inconnu, Jonathan est exilé *in situ*. *Defamiliarisé* et totalement égaré, la position que Jonathan est obligé d'occuper ne lui appartient pas, il ne s'identifie pas avec elle. La situation de Jonathan est, donc, différente de celle de David. Incapable de tout casser, il se laisse emporter par les événements et les impositions sociales. Comme l'eau de ses étangs, qui coule, mais est stagnante, limitée par la terre, toujours dans la même position, Jonathan finit par devenir propriétaire de la Caspienne. Ce paradoxe le conduit à s'enfermer dans l'eau, cherchant en même temps cette eau pour se sentir libre.

D'abord Jonathan avait peiné pour être libre.²⁷

David et Jonathan partagent le même sentiment de manque de projection dans leur vie, d'absence de perspectives ou de perspectives qui ne correspondent pas à leurs souhaits, de manque de compréhension et d'adaptation à l'environnement auquel ils appartiennent. Cependant, bien que Jonathan ne bouge pas, il se laisse emporter par l'impuissance, le sentiment de ne pas pouvoir se séparer de ce qu'il est et de ce à quoi il appartient, David, au contraire, casse tout et décide de partir. Ce que David ignore, c'est que, même si nous pouvons changer de lieu, nous cacher, nous échapper, ce que nous sommes sera toujours avec nous. Cette eau sous laquelle se cache David, cette eau qu'il pense pouvoir utiliser pour se purifier, se nettoyer et se renouveler, ne l'a pas aidé autant que le silence.

Si changer de lieu ne nous permet pas de nous débarrasser de nos problèmes ou de notre angoisse, la dislocation imposée par l'exil nous offre un lieu privilégié pour repenser notre condition et reconstruire notre mémoire. Parce que toute mémoire, en exil, va à la découverte.

Emmanuelle Pagano nous invite, avec son livre, à voyager dans une mémoire, la mémoire de David. À travers ses souvenirs, David découvre des lacunes, des silences, des incompréhensions et des souffrances. Sous l'eau, David est en quelque sorte contraint par ce silence de plomb à une reconstruction dialectique du passé et du présent ; une reconstruction entre intérieur et extérieur, entre présence et absence. Jonathan, de son exil *in situ*, espère combler tous ces silences qui peuvent donner un nouveau sens à son passé, et donc aussi à son présent.

²⁶ *Ibid.* p. 233.

²⁷ *Ibid.* p. 428.

Tout le monde collectionne des traces (...) c'est un moyen de conjurer la mort, l'oubli.²⁸

Mais tout n'est pas perdu. Il est vrai que toute la mort nous transforme en poussière et que cette poussière revient sur Terre. Mais tout change au contact de l'eau. Cette eau qui est comme le germe, en tant que mère et origine de toute vie. C'est peut-être pour cette raison que David décide enfin de sortir un jour à la surface pour faire face aux conséquences.

Pagano, cependant, continue de nous laisser sans réponses claires à la fin du livre, se terminant par la même question du titre. La perplexité et le doute nous persécutent depuis le début du livre et l'auteur parvient à maintenir cette tension sur plus de 450 pages, comme s'il jouait dans une sorte de labyrinthe. Cela nous montre parfaitement la perplexité des personnages qui vivent perdus dans une sorte de labyrinthe sans issue. Cette perturbation dans laquelle ils sont submergés est le reflet de cette impossibilité de contrôler nos vies, de la même manière qu'il est impossible de contrôler les flux de l'eau, les mouvements de la terre et les changements du paysage en général.

CONCLUSION

La promesse de la rencontre qui prend forme à la fin du roman d'Emmanuelle Pagano est la suggestion d'un retour au pays natal, et peut-être d'une réintégration du personnage de David au sein des étangs. Malgré la continuité des traditions, des journées de pêche, la survie du père de Jonathan, on devine que rien ne sera plus jamais pareil :

Quand on part, on pense que tout va rester figé. [...] Mais les gens vivent, changent, vieillissent, meurent, évoluent, et les paysages aussi.²⁹

Car s'il est bien une chose que l'eau ne semble pas supporter, c'est la fixité, l'immobilité. L'écoulement de l'eau vers la Caspienne est un mouvement constant qui n'est pas sans rappeler celui du temps qui passe, que l'on ne peut retenir. Revenir vers la terre, vers l'eau douce : le retour de David pourrait aussi être un retour à une temporalité, réinscription dans sa propre lignée, réenracinement, au sens propre : retrouver ses racines.

Avec *Serez-vous des nôtres ?*, Emmanuelle Pagano fait de l'eau le centre de son écriture – une démarche qui n'est pas sans rappeler celle de Julien Gracq, qui fait le récit de ses explorations autour de l'eau noire de l'Evre dans *Les Eaux étroites* (1976), de Graham Swift lorsqu'il s'intéresse à la région des *Fens*, (région anciennement marécageuse de l'est de l'Angleterre), dans *Waterland* (1983), ou encore celle d'Amitav Ghosh qui s'inspire des eaux incontrôlables, dangereuses des *sundarbans* indiens (pays des marées) dans *The Hungry Tide* (2004). Chez Pagano comme chez ces trois auteurs, l'eau est source d'inspiration, flux d'images et de réflexions ; elle se décline en métaphores et structure le roman (alternance de passages à la surface et en plongée), dans une écriture fluide qui est, à l'instar du titre, une invitation à s'arrêter sur le rivage de la Caspienne.

Natacha Lasorak et Eléna Roig Cardona

²⁸ *Ibid.* p. 400.

²⁹ *Ibid.* p. 228.

BIBLIOGRAPHIE

- Bachelard, Gaston. *L'Eau et les rêves : essai sur l'imagination de la matière*. 1942. Paris : José Corti, 1947.
- Collot, Michel, dir. « La notion de paysage dans la critique thématique ». dans *Les Enjeux du paysage*. Bruxelles : Éditions OUSIA, 1997. p. 190-205.
- Ghosh, Amitav. 2004. *The Hungry Tide*. Londres : HarperCollins, 2005.
- Gracq, Julien. *Les Eaux étroites*. Paris : José Corti, 1976.
- Nancy, Jean-Luc. *Au fond des images*. Paris : Éditions Galilée, 2003.
- Pagano, Emmanuelle. *Serez-vous des nôtres ?*. Paris : P.O.L., 2018.
- Swift, Graham. *Waterland*. Oxford : Heinemann, 1983.
- Westphal, Bertrand. « Territoire et littérature. Quelques excursions deçà et de-là de la mer Méditerranée ». *Rhesis. International Journal of Linguistics, Philology, and Literature*, Literature 6.2 (2015) : 5-15.